

LES CAHIERS DES DROITS DE L'HOMME

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
25, Boulevard Saint-Jacques, PARIS-XIV^e
Compte Chèques Postaux : 218-25 Paris

Directeur : Émile KAHN

Prix de ce numéro : 15 FRANCS
Pour les Ligeurs : 12 FRANCS

Pour la consultation du pays pas d'équivoque!

Le Comité Central de la Ligue des Droits de l'Homme, en se prononçant, le 21 juin, sur les principes de la Constitution future, a repoussé, au nom de la doctrine républicaine, tout referendum qui prendrait le caractère d'un plébiscite.

Il constate que le projet d'ordonnance relative à la consultation du corps électoral, déposé par le gouvernement sur le bureau de l'Assemblée, donne à cette consultation, sous le nom de referendum, un caractère évident de plébiscite. Le corps électoral serait appelé à se prononcer sur une proposition émise et soutenue par le chef du gouvernement : ce qu'on attendrait de lui, ce serait en apparence l'approbation d'une modalité constitutionnelle, en réalité son ralliement à une personne.

Le Comité Central regrette que la consultation du pays, grosse de conséquences, soit ainsi enveloppée d'équivoque; que, par la forme des questions posées, cette équivoque soit aggravée; qu'en posant comme condition de la stabilité gouvernementale la limitation des pouvoirs de l'assemblée élue, le gouvernement entende soustraire au contrôle des représentants de la Nation, dans une période décisive, la quasi-totalité de la politique intérieure et extérieure.

Le Comité Central rappelle que le retour à la démocratie est aujourd'hui pour la France la condition de sa prospérité et de sa puissance; que le retour à la démocratie implique la restitution du pouvoir législatif, dans sa plénitude, aux élus de la Nation, et le rétablissement de la responsabilité gouvernementale devant l'assemblée issue du suffrage universel.

Le Comité Central espère que l'Assemblée consultative suivra sa Commission unanime dans sa réprobation du projet gouvernemental, et que le gouvernement, en se rangeant à cet avis, reviendra à l'observation de la doctrine et de la tradition républicaines.

Au cas où le gouvernement persisterait dans le recours au referendum, le Comité Central émet le vœu qu'il ne soit offert aux électeurs que l'option entre le maintien des lois constitutionnelles de 1875, amendées en 1884, et l'élection d'une Constituante souveraine. Ainsi le peuple français, loyalement consulté, se prononcerait sans conteste.

24 juillet 1945.

is (14°)
-45.
40P298

La Ligue à la Radiodiffusion

Nous rappelons que les émissions de la Ligue ont lieu, le 2^e et le 4^e lundi de chaque mois, à 19 h. 30, sur la chaîne parisienne.

LIGUEURS, TOUS A L'ÉCOUTE DE LA LIGUE !

LE PROCÈS PETAIN

Le Comité Central de la Ligue des Droits de l'Homme, au moment où s'ouvre le procès Pétain,

Rappelle que, dès le mois de septembre 1944, la Ligue a réclamé « un châtement impitoyable et prompt à l'égard de tous les coupables de crimes contre le pays, la République et l'humanité, si haut placés soient-ils » ;

Regrette que le procès qui exigerait le plus large retentissement, soit resserré entre des murs trop étroits ;

Souhaite que, du moins, les débats n'en soient pas étriqués, et qu'y soient évoqués d'une part, la monstrosité juridique

et morale qu'a constituée la condamnation arbitraire par Pétain d'adversaires politiques mis par lui hors d'état de se défendre, d'autre part et avant tout, la trahison fondamentale, d'où sont venues toutes les autres, à savoir le consentement à l'avalissement de la France, par le reniement des principes qui avaient fait sa gloire et qui étaient sa raison d'être.

Ainsi la France, redevenue le pays des Droits de l'Homme, attesterait devant le monde que l'entreprise de corruption de l'esprit public, voulue par Hitler et servie par Vichy, a échoué.

24 juillet 1945.

Quand la Ligue rentrera-t-elle dans sa Maison?

On nous demande si la Ligue va se réinstaller rue Jean-Dolent.

Nous avons entrepris les réparations indispensables. Elles sont à peu près achevées. Dans son état actuel, l'immeuble pourrait suffire à nos services, qui sont réduits au minimum. Ce qui nous retarde, c'est le manque total de mobilier de bureau.

Les Allemands nous ont tout pris. Rien ne nous a été rendu, ni donné en compensation. Un appel à l'*Entraide Française*, commise par ordonnance à la restitution de meubles aux spoliés, a été rejeté sans examen. Nous n'avons pas reçu la moindre indemnité, et les meubles (quand on en trouve!) montent à des prix inaccessibles.

C'est pourquoi nous nous adressons aux ligueurs.

S'il en est qui disposent de tables, de chaises, de classeurs ou d'armoires, qu'en les mettant à la disposition de la Ligue, ils lui permettent de rentrer dans sa Maison !

Le serment des États généraux de la Renaissance française

Comme il avait été annoncé dans le premier numéro des Cahiers, la Ligue des Droits de l'Homme s'est associée aux États Généraux de la Renaissance française. De nombreux ligueurs des départements, des présidents de Sections et de Fédérations, ont pris une part active à l'élaboration des Cahiers, plusieurs d'entre eux ont siégé aux assises nationales. Des membres du Comité Central ont été appelés par le Conseil National de la Résistance à participer aux travaux des commissions pour la défense de la République et de la Démocratie, de la France d'outre-mer, du progrès social, de l'armée et de la nation. Une commission restreinte, chargée de rédiger la proclamation et le serment des États Généraux, a été composée presque entièrement de ligueurs ; y figuraient, entr'autres, deux membres de notre bureau : le vice-président Albert Bayet et le secrétaire général Emile Kahn. Le texte, adopté à l'unanimité par les États Généraux, est tout imprégné de l'esprit de notre Ligue : il atteste que, dans le moment où nous sommes comme aux temps qui ont suivi le 6 février, la Ligue communique, dans la résistance au fascisme et la préparation d'un monde plus libre, plus juste et plus pur, avec les masses profondes du peuple. Tous les ligueurs, en le lisant ici, éprouveront l'émotion que ressentaient, en l'écoutant debout, les délégués de la France démocratique, confiants dans l'idéal qui est le nôtre et dans un avenir qu'avec eux nous construisons.

Les États Généraux de la Renaissance française, interprètes des vœux exprimés dans ses Cahiers par le peuple vainqueur de l'oppression, convaincus que la guerre qui s'achève a eu comme suprême enjeu les Droits de l'Homme et du Citoyen et que la victoire doit assurer enfin partout le règne de ces droits ;

Proclament que l'Assemblée Constituante souveraine devra inscrire en tête de la Constitution future une déclaration solennelle des Droits, dont l'observation s'imposera à tous les serveurs civils et militaires de la Nation comme à tous les citoyens.

Cette déclaration confirmera les principes essentiels des Déclarations de 1789 et 1793. Y figureront notamment :

— l'égalité de droit entre tous les êtres humains, sans distinction de sexe, de race, de nationalité, de religion ou d'opinion ;

— les garanties de la liberté individuelle, de la liberté d'expression, de la liberté de conscience et de la liberté politique ;

— la souveraineté nationale, conférant au peuple le droit imprescriptible d'élire directement ses représentants, et aux représentants du peuple le droit de choisir et de contrôler le Gouvernement responsable, nul obstacle ne devant se dresser contre la volonté du suffrage universel.

A ces droits, sur lesquels se fonde la démocratie politique, s'ajouteront les droits fondamentaux de la démocratie économique et sociale et de la démocratie internationale, à savoir :

— le droit au travail, s'affranchissant de la servitude pour s'élever à la noblesse d'un devoir national ;

— le droit de tous les travailleurs, de la ville et de la campagne, à la sécurité et à la dignité de leur condition personnelle et familiale ;

— la souveraineté économique de la Nation, incompatible avec l'existence de groupements particuliers d'intérêts dominants, tels que les trusts, dont les instruments et moyens

de production et de profit doivent faire retour au patrimoine national ;

— enfin, le droit des Nations à l'indépendance, impliquant pour chaque citoyen l'obligation de défendre la Patrie et les Droits de l'Homme ; pour chaque Nation, le devoir de solidarité envers tous les peuples épris de liberté ; pour toutes les Nations, la subordination de leur propre souveraineté à la souveraineté suprême de la communauté internationale.

* * *

L'indépendance et la prospérité du pays, conditions de sa grandeur, dépendent de l'union entre tous les Français, liés par une commune aspiration patriotique, quelle que soit la diversité de leur état et de leurs croyances.

Les États Généraux proclament que le peuple ne restera maître de son destin que s'il se mobilise dans un élan enthousiaste et un effort persévérant de production multipliée. Chaque homme, chaque femme, a pour devoir sacré de s'élever contre toute entrave à l'accomplissement de cet effort.

Délégués aux États Généraux et déléguant nos pouvoirs au Conseil National de la Résistance,

Nous jurons d'exhorter le peuple de France à l'élan créateur et à l'effort productif indispensable à la renaissance française.

Nous jurons d'appeler le peuple de France à rester uni dans l'attachement à la République, inséparable de la Patrie.

Nous jurons d'unir le monde civilisé dans le sentiment que la grandeur de chaque patrie est faite pour concourir à la grandeur de la démocratie universelle.

Nous jurons de rester fidèles à l'idéal pour lequel sont tombés les combattants de la Liberté.

Fait en ce Palais de Chaillot,
à Paris, le 12 juillet 1945.

LUIGI CAPO

« Je suis très content d'avoir gardé ma fidélité à ce pays qui n'est pas mien, mais que j'aime de toute mon âme ».

L. Campolonghi à F. Bosso.
(Lettre du 2 août 1943.)

Quelques jours après la libération de l'Italie du Nord par les partisans, Luigi Campolonghi s'éteignait après une vie entièrement dévouée à la cause sacrée de la liberté.

Le corps détruit par un mal implacable, mais l'esprit toujours indomptable, Campolonghi, comme s'il présageait sa fin prochaine, avait voulu, dès la chute du régime mussolinien, quitter la France, sa seconde patrie, pour vivre dans l'Italie du Nord le dernier acte de la lutte entre le fascisme et la démocratie. De la vallée du Piémont où il s'était établi et qu'il aimait tant, ce valeureux combattant de la démocratie avait encouragé ses jeunes émules qui se battaient les armes à la main pour racheter leur terre de la honte fasciste, et ce ne fut que lorsque le soleil de la victoire vint éclairer les cimes immaculées des montagnes que son noble cœur cessa de battre. Ce même élan généreux animait désormais tout un peuple d'hommes libres sur une terre libre. L'instant suprême qui comblait cette vie unanime était aussi le dernier d'événements terrestres qui resteront écrits en lettres ineffaçables dans l'histoire de la liberté de la patrie.

Luigi Campolonghi est né à Pontremoli, en 1876, d'une modeste famille de professeurs. Orphelin très jeune et dépourvu de moyens, il fut aussitôt aux prises avec les difficultés de l'existence. La pensée mazzinienne qu'il sut fondre par une admirable synthèse avec la pensée socialiste, fut l'idée à laquelle il resta fidèle jusqu'à la mort. Boursier au lycée de Parme, puis inscrit à la Faculté de Droit, il fut chassé de l'Université à cause de ses idées avancées. Passionné du journalisme et journaliste d'avant-garde, il porta sa collaboration aux premières feuilles socialistes qui luttaient âprement contre Crispi. C'est alors que les persécutions policières le poussèrent une première fois sur les voies de l'exil, voies sur lesquelles il eut à revenir par la suite, mais toujours mirant vers le même but : la France. Dans cette terre d'élection il reconnaissait le visage de sa seconde patrie. Toute misère lui est légère, pourvu qu'il puisse continuer le bon combat. Cordonnier, débardeur à Marseille, journaliste, c'est alors qu'il fait la connaissance de Mistral dont il devient l'ami.

Expulsé du territoire de la République par suite de son action en faveur de la solidarité syndicale des ouvriers italiens avec les ouvriers français, il entra en Italie en 1901 et devint collaborateur du journal *Il Lavoro* de Gênes ; puis il fonda à

Florence *Il Nuovo Giornale*, qu'il quitta en 1907 pour des raisons d'incompatibilité politique. Avec le poète Ceccacciastani Roccatagliata il donna naissance au *Popolo*. Mais la nostalgie de la France l'étreint et en 1910 le voilà à Paris comme correspondant du *Secolo* et du *Messaggero*.

Ainsi survient la grande guerre qui le trouve sur le front de ligne politique que son frère spirituel Léonida Bissolati, un peu tant que journaliste, il assiste à l'invasion de la Belgique (il est fait prisonnier (heureusement il s'enfuit d'Allemagne pour regagner Paris). Le spectacle des divisions allemandes qui par les routes de Bruxelles se dirigent vers la France, reste marqué dans son souvenir les plus tragiques de sa vie. « Il me souvient d'assister — me dit-il un jour — à la coulée irrésistible du fleuve d'acier en fusion. Je tremblais pour la France, mais un instant je n'ai douté de la victoire ».

L'aube trop courte de la victoire est vite ombragée par le fascisme qui se dresse comme une revanche souterraine des forces abattues sur le champ de bataille, et la lutte reprend contre le fascisme dont Campolonghi est un oppositeur courageux et indomptable. Quand son journal *Il Secolo* tombe sous les coups des sa mains des hiérarques en chemise noire, notre ami reprend sa plume et s'adonne de toute son âme à préparer pour les exilés qui affluent en France d'Italie un refuge sûr et un terrain de combat.

Alors s'ouvrent les pages les plus nobles de sa vie. Il n'y a pas une activité de l'antifascisme militant en France qui ne trouve en lui, pendant les vingt années qui suivront l'assassinat de Matteotti, l'animateur, l'organisateur et souvent le guide. La Ligue des Droits de l'Homme, dont il est président, devient une tribune aux résonances mondiales d'où s'élève avec une éloquence passionnée la parole de la libératrice. Tous les Italiens qui vivent en France savent que ce fut cette action féconde de leur inoubliable Luigi Campolonghi.

Un destin cruel le frappa juste au moment où s'ouvrait le dernier acte de la tragédie. Le 7 avril 1940 il tombe malade à Paris. Transporté dans le Midi, il assiste avec déchirement à la tragédie française et à la suprême bonheur de voir la France de sa vie se traduire par les gestes de son courageux fils Léonida qui se lance dans la Résistance avec le double élan de l'amour pour la patrie trahie et pour la France outragée.

La dernière fois que je le vis, ce fut en août 1943, tout juste suite après le coup d'Etat contre Mussolini. Avant de rentrer en Italie, et prévoyant les dures épreuves qui m'y attendaient, je voulus retremper mon esprit au contact du sien. Je le vis encore dans sa retraite solitaire de Montgaillard avant de partir, il avait derrière lui un paysage gascon qui rappelle les lignes nettes et pures de la campagne toscane, le corps foudroyé par la paralysie, mais l'esprit lucide et ardent. Le vieux combat pour la liberté n'avait qu'un désir, une volonté : reprendre la place de combat sur le sol de la Patrie mal délivrée. Il menaçait l'invasion naziste.

Et c'est le retour chez lui du vieux luteur pour être témoin

N.-B. — Nous avons annoncé, dans les *Cahiers* de juin, la mort de Luigi Campolonghi, président de la Ligue Italienne des Droits de l'Homme. Nous publions aujourd'hui les hommages rendus à sa grande mémoire par des ligueurs, français et italiens. Une rectification doit y être apportée : les premiers renseignements parvenus à Paris laissaient croire qu'avant de mourir notre ami avait vu sa patrie entièrement libérée. Cette joie suprême, qui lui était due, lui a été dérobée : il s'est éteint en décembre 1944.

CAMPOLONGHI

« Les nouvelles qui nous redonnent la Patrie coïncident avec mon retour à la santé... Je pense, en pleurant, à tous ceux qui ne sont plus, à ceux qui ont vu l'aube et non le crépuscule du triste jour... ».

L. Campolonghi à F. Bosso (Lettre du 2 août 1943).

pour l'invasion, de la ferreur, mais aussi de l'héroïsme de la Ceccasistance. La mort s'en empare quand le rêve de sa vie se a nostalgiquement couronné par la victoire.

ris con Soldat de la liberté et poète, il est mort comme un poète : and la lutte est finie. Il est mort comme Faust, quand la r la monnaie du démiurge après s'être répandue dans l'âme de e solation peuple sur une terre délivrée de la force brutale de la gique nature, se sent dégagé des tâches terrestres. Dans l'instant emagnant où son libre esprit s'est éteint, il a pu répéter à lui- andes même les mots de Paolo di Tarso : « Je suis arrivé au terme e, reste ma course; j'ai combattu le bon combat; j'ai été fidèle e sembla ma foi : à présent j'attends la couronne de la justice ».

Giuseppe SARAGAT,

Ambassadeur d'Italie en France.

* * *

La brutale nouvelle de cette mort prématurée a frappé de ueur tous les ligueurs et les démocrates du Sud-Ouest. epuis l'apparition de la lèpre fasciste, Campolonghi par- urait, chaque année, inlassablement, les villes et les cam- gnes de notre région. Partout où passait ce grand commis- yageur de la Démocratie, il apportait l'exemple vivant du oscrit qui n'a jamais eu, même la pensée de composer avec s sinistres maîtres de son pays où il avait tout laissé.

Notre « Campo » était un ami sincère de la France; il aimait sionnement notre pays, son histoire, sa civilisation et il le nsidrait comme sa patrie d'adoption qu'il a donné à ses fants. Son fils s'engagea, dès les premiers jours de la guerre 57^e R. I.; sa femme et sa fille participèrent activement à la sistance. Malgré le douloureux exil, les alternances d'espoir e découragement, Campolonghi, d'humeur toujours égale, ait la certitude du triomphe de la Justice et de la Liberté. e quelle flamme, l'incomparable président de la Ligue alienne, le talentueux et érudit délégué du Comité central ançais, fustigeait les assassins de son pays, ceux qu'il consi- trait comme un danger effroyable pour le monde !

3, tout vingt ans d'amitié sans nuage nous ont unis; il était pour e comme un grand frère, un conseiller judicieux, un guide e tendant indulgent... Campolonghi était désintéressé jusqu'à l'oubli de e. Je le ti; courageux jusqu'à la témérité; malgré les dangers de e ayant tort, il revint dès août 1943 dans l'Italie du Nord. Il était e nesté et infiniment bon.

En octobre 1933 eut lieu à Bordeaux, le Congrès national de e Ligue italienne, organisé par Mione et nous; toute « l'In- sationale du malheur » siégea dans notre cité si accueillante e si douce pour ceux qui souffrent. Ce furent des journées de e munition d'idées et de sentiments.

Que sont devenus la plupart de nos grands et chers amis,

ceux que Bordeaux acclama à l'Alhambra : Victor Basch, qui présidait, assassiné par la Milice; Carlo Rosselli, assassiné par la Cagoule; De Ambris, mort dans nos bras; Silvio Trentin, assassiné par les fascistes à Milan... et Campolonghi, presque seul nous restait...

Tu as connu les jours de la Victoire et l'écrasement du sinistre César de carnaval; mais Français et Italiens, nous avions encore et longtemps besoin de toi. Ton souvenir demeurera impérissable et nous essayerons de faire ce que tu as fait; d'achever ce que tu as laissé inachevé. Quelle misère, tout de même !

André TEXIER,

Président de la Fédération de la Gironde,
(Le Populaire du Sud-Ouest, 2 juillet 1945).

* * *

J'ai appris la mort de Luigi Campolonghi, il y a quelques jours, brutalement, par trois ou quatre lignes envoyées au *Populaire de l'Ouest* par notre agence d'information.

Ce fut pour moi comme un coup de masse. Cette triste nouvelle m'arrivait juste au moment où, après tant d'épreuves, je me réjouissais de savoir que ce grand ami avait surmonté tous les dangers et de penser que je le reverrais bientôt. Mais j'avais compté sans l'implacable maladie qui l'a terrassé à l'heure où il touchait au port pour voir se réaliser le rêve de toute sa vie, une Italie et une France libres. Si l'Italie était le pays où il était né, la France était celui qu'il avait adopté, et il les chérissait tous deux également. Ils avaient la même place dans son cœur qui était vaste, assez vaste pour contenir ces deux amours à la fois.

Je connaissais Campolonghi depuis longtemps et je crois que je le connaissais bien. Ce n'était pas un de ces hommes renfermés qu'on ne découvre que peu à peu. Il avait une nature si ouverte qu'on pouvait la pénétrer d'un seul coup d'œil jusqu'en ses profondeurs et qu'on se sentait sur le champ attiré vers lui. Il me rappelait sous ce rapport cet Étienne de la Boétie que Montaigne aime pour la vie dès l'instant même où il le vit. Ce fut comme un coup de foudre, et quand notre grand moraliste se demandait d'où était venue subitement une amitié si rare, il ne trouvait que cette explication : « Je l'aimais parce que c'était lui, et il m'aimait parce que c'était moi ».

J'avais toujours le même plaisir à le retrouver. On se sentait grandi à son contact. C'était une si belle conscience, un chevalier de l'idéal, sans peur et sans reproche, un cœur généreux que toutes les belles causes enthousiasmaient. On peut être sûr que dans une telle existence il n'y eût jamais rien de laid ni de mauvais. Il ne pouvait concevoir que la beauté et la bonté.

(Suite page suivante.)

LUIGI CAMPOLONGHI

(Suite)

Cette horrible guerre qui bouleversa tout et dispersa les hommes, le tint éloigné de moi. Je m'enquis souvent de lui et je n'en eus de nouvelles que de temps en temps par les uns et par les autres. Mais j'étais moralement tranquille sur lui. J'étais sûr qu'il était du bon côté, toujours sans défaillance. Pendant que moi-même, j'avais à subir de dures épreuves, ma pensée se reportait souvent vers lui, comme vers un exemple et vers un encouragement, et cela me soutenait. Il fut certainement de ceux qui ne doutèrent jamais et qui, dans les heures les plus critiques, entretenirent la flamme sacrée au cœur des hommes.

Il a pu voir heureusement la fin de cet abominable drame que nous avons vécu pendant près de six ans. Il a pu voir la France et l'Italie délivrées, il a pu voir disparaître les immondes dictateurs, le Duce et le Führer, il a pu voir nos libertés reconquises, ainsi que notre dignité d'hommes et de citoyens. Mais hélas ! pourquoi tout de suite après la victoire, après l'écrasement du fascisme et du nazisme, la mort l'a-t-elle emporté, alors que nous avions tant besoin d'hommes comme lui pour refaire le monde ? La Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen a un grand rôle à jouer partout où elle existe, en Italie comme en France, et Campolonghi était bien l'homme qu'il fallait à la tête d'une telle organisation. Les Français ont perdu Victor Basch, et les Italiens ont perdu Campolonghi. Ces deux disparitions causent un vide immense.

Mais, à défaut de leurs personnes, leurs mémoires subsistent et nous nous inspirerons de leurs exemples et de leurs conseils. Nous tâcherons de faire sans eux ce que nous aurions fait avec eux dans la joie.

Pour honorer des hommes comme ceux-là, des paroles, des panegyriques sont peu de chose. C'est cet hommage de nos actes seul qui leur convient, et nous ne manquerons pas de le leur rendre, comme ils le méritent.

Gaston VEIL,

Président de la Fédération de la Loire-Inférieure.

Nous avons appris récemment la mort de notre grand ami Louis Campolonghi, survenu à Settimo Vittone près d'Ivrée (Val d'Aoste), quelques jours après la libération de l'Italie. C'est un deuil cruel qui frappe les membres de la Ligue française des Droits de l'Homme autant que les membres de la Ligue sœur italienne. C'est une grande perte pour tous les démocrates et socialistes italiens.

Né à Pontremoli, dans l'Apennin toscan, en 1876, d'une modeste famille universitaire, Louis Campolonghi fit ses études à Parme et se lança dans le mouvement socialiste et syndicaliste. D'une brillante intelligence, d'une infatigable activité, d'un rare courage, il combattit le ministère Crispi et dut s'expatrier en France.

Il vécut à Marseille, des plus humbles métiers, continua sa propagande socialiste et eut la faveur de connaître Frédéric Mistral, dont il devint l'ami. Expulsé de France pour son action syndicaliste en faveur des ouvriers italiens, il entra en Italie en 1901. Journaliste de grand talent, il collabora à

divers journaux de Gênes et de Florence. En 1910, il devint correspondant à Paris du *Secolo*, le grand journal démocrate de Milan, et du *Messaggero*.

Fait prisonnier par les Allemands en Belgique en août 1914, il put s'évader et venir à Paris. La victoire des Alliés fut accueillie par lui avec enthousiasme ; mais l'avènement du fascisme à Rome (octobre 1922) fut pour lui, — l'un des hommes les plus représentatifs de l'Italie libre — un coup très dur. Il se sépara du *Secolo* tombé aux mains des chemises noires, et jura de combattre Mussolini et ses partisans jusqu'à la victoire de la Liberté.

La France était devenue sa seconde patrie. Il y fonda la « Ligue Italienne des Droits de l'Homme » et commença, aux côtés de la Ligue française, une lutte antifasciste de tous les moments, par la parole et par la plume. L'occupation de l'Italie par les forces américano-anglo-françaises en 1944 fut le couronnement de ce combat contre l'oppression.

Louis Campolonghi, déjà très malade par suite d'un surmenage incessant, voulut revoir son pays libéré. Il quitta son ermitage de Montgaillard, en Gascogne, pour le Val d'Aoste, où il fut frappé par la mort. Ce grand idéaliste, ce pur démocrate, ce profond humaniste a pu mourir avec l'immense consolation d'être revenu dans sa patrie libérée.

A Chambéry, la seconde capitale et, nous pouvons dire, le siège spirituel de la L.I.D.U., Campolonghi — Campo, comme nous l'appelions familièrement — était devenu l'ami du noyau agissant des partis et des associations de gauche. Plusieurs congrès y tinrent leurs assises. L'un de ces congrès fut honoré de la présence de Victor Basch, le grand président de la L.F.D.H., assassiné par les miliciens près de Lyon.

Excellent orateur et bon écrivain de langue française, esprit orné, tempérament généreux, simple et bon vivant, Campolonghi a été, au service de la Ligue française, un actif et dévoué propagandiste.

Ses amis savoyards pleurent ce grand citoyen pour qui l'intérêt fut toujours au-dessus du devoir et de l'idée. Je m'honore d'avoir été, parmi eux, l'un des plus proches et des plus fidèles. Je m'associe, j'associe tous nos amis communs, à la profonde douleur de Mme Campolonghi, cette sainte du foyer et de l'amour conjugal, cette sœur d'esprit du disparu, à l'affliction de sa fille Lidia et de son fils. Que dans les temps sombres que nous vivons, en attendant la Lumière, cette noble vie soit un exemple.

H. MICHAUD,

Président de la Fédération de la Savoie.
(La Démocratie Savoyarde, 14 juillet 1945.)

Les Cahiers revivent, mais nos camarades meurent. Quelles pertes ! La presse m'a appris que notre cher Campolonghi, lui aussi, a succombé à la tâche. Nous avions eu la chance de l'avoir dans le Finistère peu avant la guerre. Nous l'avions applaudi et entouré de notre mieux, ce grand proscrit, que ses compatriotes sont venus conduire en voiture, en pleine nuit, de Brest à Quimperlé, pour rester un peu plus longtemps avec lui !

Depuis les affaires du 8 septembre 1943, en Italie, je me

disais que notre ami devait s'atteler à une tâche écrasante. Plus de dix fois j'ai pensé écrire à la Ligue pour demander : « Que devient Campolonghi ? »

Les ligueurs du Finistère adresseront une pensée émue à sa mémoire. Et ceux qui l'ont mieux connu porteront son deuil dans leur cœur.

Mme F. BOSSER,

Présidente de la Section de Riec-sur-Belou (Finistère).

* * *

La démocratie est en deuil : elle a perdu l'un de ses guides les plus sûrs et les plus purs.

Luigi Campolonghi, président de la Ligue italienne des Droits de l'Homme, est mort à Settino Vittone, dans le Val d'Aoste, quelques jours après la libération totale de sa patrie bien-aimée. Il allait atteindre sa 69^e année.

Toute sa vie, depuis l'enfance, n'avait été que combat pour la Liberté, sacrifice à la Liberté. Né en 1876, à Pontremoli en Toscane, orphelin de bonne heure, boursier au lycée de Parme, il en était exclu pour adhésion au socialisme. Etudiant à Gênes, pourchassé par Crispi, il passe à pied les Alpes, se fait arrêter à Nîmes pour vagabondage, gagne sa vie à Marseille comme débardeur et cordonnier. Mais le démon de la propagande le possédait, et son destin le vouait à l'exil : parce qu'il avait affirmé la solidarité syndicale des ouvriers italiens et des travailleurs français, il était expulsé de France. Le voilà en Espagne, d'où il retourne en Italie. Il y collabore aux journaux socialistes de Florence et de Gênes, établit sa réputation par des reportages retentissants, et revient en France comme correspondant du *Secolo* de Milan et du *Messaggero* de Rome.

Dès lors, la France allait être sa seconde patrie. Il l'aimait en artiste pour son charme nuancé et la douceur qu'on y respire. Il l'aimait pour la bonhomie de ses petites gens, et lui-même, cordial, ouvert et bien vivant, il se faisait aimer de tous. Mais, par dessus tout, ce qu'il aimait dans la France, c'était la terre de la liberté.

C'est pourquoi la défendre lui semblait un devoir sacré. Il a été des tout premiers, en 1914, à réclamer l'entrée de l'Italie dans la guerre. Il a, en prévision de la seconde guerre mondiale, entraîné ses amis italiens à s'engager au service de la France. C'est l'avertissement solennel qu'au mois de mai 1939 il lançait de Savoie aux maîtres de l'Italie fasciste : « Il est utile que les seigneurs de cette heure sombre sachent que si, par malheur, la France républicaine était attaquée, les Italiens immigrés dans ce pays n'hésiteraient pas à déployer leur drapeau national à côté du drapeau national français, car

nul d'entre eux n'ignore qu'une guerre déchaînée par le régime fasciste contre la France ne serait pas une guerre entre le peuple italien et le peuple français, mais tout simplement une guerre entre la réaction et la liberté. Or, depuis le jour où nous avons dû quitter, à contre-cœur, l'Italie, nous sommes devenus des soldats de la Liberté. »

Soldat de la Liberté, disait-il de lui-même depuis l'avènement brutal du fascisme. Mais la force de sa pensée, sa connaissance des grands problèmes, la puissance de son ascendant, son talent d'écrivain, sa parole imagée et ardente, son mépris enfin de la vie aisée et commode, en faisaient l'un des chefs du combat international pour la Liberté.

Président, depuis 1927, de la Ligue italienne des Droits de l'Homme, étroitement associé à la Ligue française dont il devenait le plus brillant propagandiste, il ne se contentait pas de rassembler, d'organiser et de défendre l'héroïque cohorte des Italiens antifascistes : il incarnait l'antifascisme. Quatre idées maîtresses dirigeaient son action : le fascisme n'est pas l'Italie, mais l'oppresser et le bourreau de l'Italie ; le fascisme menace tous les peuples libres ; le fascisme, et non l'Italie, est l'ennemi de la France ; l'antifascisme italien, en combattant Mussolini, prépare l'affranchissement de l'Italie et sa réconciliation avec la France.

Tout ce qu'il avait prédit s'est vérifié. Tout ce qu'il avait préparé ne s'est pas encore accompli. Il a eu, avant de mourir, la joie immense de voir le peuple italien lui-même se lever pour s'affranchir. Il n'a pas eu le temps d'assister au rapprochement de nos deux peuples. C'est la tâche qui nous loque, et qu'en souvenir de lui nous assumerons pieusement.

Cher Campo, comme nous t'appelions, tant qu'un de nous vivra, ta mémoire ne s'effacera pas, et ta pensée restera agissante. Nos grands morts nous conseillent et nous inspirent plus que la plupart des vivants : tu es de ceux-là. Tu as donné un jour de la Ligue chère à ton cœur cette définition magnifique : la Ligue italienne « a été celle qui s'est levée avant l'aurore pour réveiller les dormants ; elle les a conduits au combat ; elle espère être présente au jour de la victoire ».

Levé avant l'aurore, tu as réveillé les dormants, tu les as conduits au combat, et tu as été présent au jour de la victoire. Pour assurer à nos peuples la liberté, la justice et la paix que leur victoire a méritées, ta voix nous manque, mais ton exemple et ton esprit continuent de nous assister.

Emile KAHN,

Secrétaire général de la Ligue française.

(Radiodiffusion française, émission du 23 juillet 1945.)

Campolonghi nous parle encore...

Le Fascisme assassin

L'Italie que vous méprisez, — celle des réactionnaires, des dictateurs et des assassins — n'est pas la véritable Italie : la véritable Italie est hors du gouvernement, contre le gouvernement ; elle est aux tournants des rues, où elle saigne sous les coups des sicaires ; dans les campagnes, où elle agonise dans les fossés ; dans les prisons, où elle attend héroïquement ; dans les usines, où elle espère ; sur tous les chemins de l'exil, où elle croit... La véritable Italie n'est pas celle que les sauterelles fascistes sont en train de dévorer : la véritable Italie est celle que nous créons par notre espoir et par notre sacrifice ; non celle d'aujourd'hui représentée par un roi félon, gouvernée par un dictateur médiocre et sanglant, ravagée par la guerre civile, déshonorée par l'assassinat ; mais celle de demain,

républicaine et socialiste, généreuse et pacifique, probe et loyale, que nous préparons en nous groupant, de jour en jour plus nombreux, et que le monde civilisé nous aidera à réaliser.

Cette deuxième Italie sera reconnaissante à la France...

Discours au meeting de la Ligue des Droits de l'Homme sur l'assassinat de Matteotti.
(Sociétés Savantes, 19 juin 1924.)

* * *

Au banquet de Tours (1936)

Autrefois, le droit d'asile était respecté par les églises et les couvents. On prétend que Dante, un soir, s'étant présenté au couvent de Montecorvo, tout près du pays où je suis né, et

ayant frappé à la porte, un père, le Père Hilarion, vint lui ouvrir et demanda : « Que désirez-vous ? » et Dante répondit : « La Paix ! »

Nous nous sommes présentés à ces hautes cathédrales laïques, à ces cathédrales de la solidarité humaine que sont les associations telles que la Ligue, existant dans les pays démocratiques. On nous a demandé : « Que désirez-vous ? » Nous avons répondu : « La Liberté ! »

La Liberté, on nous l'a donnée ! Notre reconnaissance pour la Ligue française n'a pas de bornes, ni dans nos cœurs, ni dans l'espace, ni dans le temps. Nous resterons toujours attachés à cette organisation qui est pour nous, en quelque sorte, une seconde patrie.

* * *

Ce que représentent les proscrits.

... Aujourd'hui, moins que jamais, le fascisme n'est l'Italie, avec laquelle — et c'est son plus grand crime — il s'efforce en vain de s'identifier.

Non !... le fascisme n'est pas l'Italie ! Cette déclaration devait être faite une fois de plus ce soir, pour l'honneur de notre pays ; le divorce entre le fascisme et le peuple italien devait être une fois de plus proclamé, ce soir, afin que cette proclamation serve d'avertissement à ceux qui, au-delà des Alpes, caresseraient l'illusion de pouvoir fonder leurs rêves de violence et de rapine sur une unité nationale qui a été détruite le jour même où, entraînés par la folle et orgueilleuse intention de porter plus loin les frontières de l'Italie, ils ont élevé, à l'intérieur même du pays, les abominables frontières de la guerre civile.

Non ! les 860.000 Italiens résidant en France ne s'associeront jamais à une guerre de conquête, pas plus que les 8 millions vivant en Afrique, en Amérique et dans les autres pays de l'Europe. Puisse la certitude que la cinquième partie du peuple italien refuse d'être le complice et l'agent d'aventures funestes et sans autres issues que l'usurpation ou la débâcle — puisse cette certitude retenir sur le seuil du crime et de la ruine ceux qui ont entre leurs mains le destin d'un grand pays et la paix du monde ! Si ce résultat était atteint, alors nous aurions contribué à sauver la paix.

Mais il est utile aussi que les seigneurs de cette heure sombre mais passagère que le monde traverse sachent que si, par

malheur, la France républicaine était attaquée, les Italiens immigrés dans ce pays n'hésiteraient pas à déployer leur drapeau national à côté du drapeau national français ; car nul d'entre eux n'ignore qu'une guerre déchaînée par le régime fasciste contre la France ne serait pas une guerre entre le peuple italien et le peuple français, mais tout simplement une guerre entre la réaction et la liberté. Or, depuis le jour où nous avons dû quitter — à contre cœur — l'Italie, nous sommes devenus des soldats de la Liberté.

...A l'heure actuelle les blocs des nations qui s'affrontent en Europe, et qu'on appelle les Axes, sont en train de se transformer aussi bien dans leur essence et leur esprit que dans leur aspect. Axe de la guerre contre axe de la paix.

Nous aussi, proscrits, nous avons notre espace vital à revendiquer et à conquérir ; c'est précisément l'espace où peuvent respirer la liberté et la paix, tandis que l'espace vital des autres est celui où peuvent respirer la réaction et la guerre.

...Ah ! je sais bien qu'on ne manquera pas d'ironiser sur cette manifestation de proscrits. Mais qu'on ne s'y trompe pas : il y a ici, en petit, ce soir, un grand monde en formation. L'exil représente l'élite indomptable des peuples subjugués. L'exil est la révolte en action des peuples vaincus contre leurs vainqueurs. L'exil est la voix puissante des foules muettes ! L'exil est une dignité qui ne s'acquiert que par de longs sacrifices — un titre de noblesse que portent seulement ceux qui l'ont acquis au prix de leurs biens et de leur situation, au risque de leur vie.

...Frères français... ayez confiance en nous !

Nous sommes pareils à cette main d'enfant qu'au moment de la catastrophe de Messine les survivants voyaient sortir des décombres et s'agiter dans un geste de détresse. Tant que la petite main s'agitait, c'était le signe que la vie continuait et résistait au-dessous des ruines. Lorsque la main pâlit et s'arrêta, les témoins de ce poignant spectacle se découvrirent en silence : c'était la mort qui avait triomphé. Nous sommes, nous, les exilés, les proscrits, les bannis, les *fuorusciti*, cette petite main qui sort en tremblant des ruines de la liberté, et s'agit. Nous affirmons la vie des peuples qu'on a voulu assassiner et qui ne veulent pas mourir.

Nous sommes la main qui ne pâlera pas, qui ne s'arrêtera pas, qui vivra !

La main qui frappera !

(Déclaration à la manifestation de Chambéry,
27 mai 1939.)

Achetez les brochures de la Ligue !

Victor BASCH, par Paul Langevin, G. Roussy, H. Wallon, Émile Terroine, Albert Bayet, Madeleine Braun, Émile Kahn

Prix : 15 francs (pour les Sections et Fédérations : 10 francs).

CE QU'UNE FRANÇAISE DOIT SAVOIR, par Simone Amiel, avec un *Avant-propos* de Paul Langevin.

Prix : 12 francs (pour les Sections et Fédérations : 8 francs).

Abonnement aux CAHIERS

Les 10 numéros 150 francs.

Pour les Sections et Fédérations 120 francs.